



HAL
open science

Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir

Vincent Duclos

► To cite this version:

Vincent Duclos. Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir. 2015. halshs-01167829

HAL Id: halshs-01167829

<https://shs.hal.science/halshs-01167829v1>

Preprint submitted on 24 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir

Vincent Duclos

N°97 | juin 2015

Ce papier explore les relations entre espace, média et immunité dans l'œuvre de Peter Sloterdijk. La modernité, pour Sloterdijk, est un vaste projet technique visant à compenser une perte d'assurance quant à notre position dans le monde : une perte du privilège de l'être-à-l'intérieur. Il s'agit alors de penser la création de systèmes immunitaires adaptés aux espaces éclatés et globalisés que nous habitons. En dialogue avec les travaux de Marshall McLuhan, ce papier accorde une attention particulière à notre immersion radicale dans ce qui nous dépasse et nous façonne de l'extérieur : le média.

Working Papers Series

Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir

Vincent Duclos

Juin 2015

L'auteur

Vincent Duclos est docteur en anthropologie et chercheur postdoctoral à la chaire Anthropologie et santé mondiale du Collège d'études mondiales. Il est également chargé de cours à l'université de Montréal. Ses recherches portent sur les relations entre espace, technologie et santé à l'ère de la mondialisation numérique. Il a mené des recherches de terrain en Inde et en Afrique de l'Ouest, et a publié ses travaux dans plusieurs revues scientifiques, notamment *Medicine Anthropology Theory*, *Face à Face. Regards sur la santé*, *India Review* et le *Journal of Critical Southern Studies*.

Le texte

Ce texte a été écrit à l'occasion d'une Bourse Fernand Braudel IFER 2014-2015, au sein de la chaire « Anthropologie et santé mondiale » de Vinh Kim Nguyen au Collège d'études mondiales.

Citer ce document

Vincent Duclos, *Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir*, FMSH-WP-2015-97, juin 2015.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2015

Informations et soumission des textes :

wpfms@ms-h-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.fms-h.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfms-h.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

Ce papier explore les relations entre espace, média et immunité dans l'œuvre de Peter Sloterdijk. La modernité, pour Sloterdijk, est un vaste projet technique visant à compenser une perte d'assurance quant à notre position dans le monde : une perte du privilège de l'être-à-l'intérieur. Il s'agit alors de penser la création de systèmes immunitaires adaptés aux espaces éclatés et globalisés que nous habitons. En dialogue avec les travaux de Marshall McLuhan, ce papier accorde une attention particulière à notre immersion radicale dans ce qui nous dépasse et nous façonne de l'extérieur : le média. .

Mots-clefs

Peter Sloterdijk, Marshall McLuhan, anthropologie de l'espace, médias

Designing the World : from McLuhan to Sloterdijk, towards an anthropology of space in becoming

Abstract

This Working Paper explores the relationship between space, media, and immunity in the work of Peter Sloterdijk. Modernity, argues Sloterdijk, may best be understood as a vast technical project aimed at compensating for a loss of insurance regarding our position in the world: the loss of a comforting roundness, of a being-inside the whole. What is at stake is therefore to design immune systems that are adapted for the burst and globalized spaces we inhabit. In dialogue with the work of Marshall McLuhan, this WP pays specific attention to our radical immersion in conditioning relations that operate upon us by the outside: in the media.

Keywords

Peter Sloterdijk, Marshall McLuhan, anthropology of space, media

Sommaire

L'« espace intérieur » du monde : le satellite, provocation immunitaire	5
Le global, ou la froideur du dehors	8
Conclusion : de la provocation immunitaire à la création d'espace	11
Références	13

Qu'avons-nous fait, de désenchaîner cette terre de son soleil? », demande l'insensé dans une célèbre parabole du *Gai Savoir*. « Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue? », s'écrit-il, se précipitant sur la place du marché. « N'errons-nous pas comme à travers un néant infini? Ne sentons-nous pas le souffle du vide? Ne fait-il pas plus froid? (Nietzsche F., 1967: 137)

La modernité, indique Peter Sloterdijk dès l'introduction au premier tome de la trilogie des *Sphères*, peut être considérée comme une tentative d'étouffer dans le confort ces questions soulevées par l'insensé, ce Diogène mis en scène par Nietzsche (Sloterdijk P., 2002: 29-31). Avec son abondance technique, ses perfectionnements et accélérations sans fin, la modernité apparaît comme une entreprise obstinée visant à taire le caractère inquiétant du lieu de l'existence : une course à la construction, à même la froideur du dehors, d'espaces offrant les conditions propices à la production de l'homme par l'homme, à l'anthropogenèse. Plus qu'une simple proclamation (« Dieu est mort »), l'angoisse de l'insensé invoque à cet effet la nécessité d'inventer une nouvelle poétique de l'espace immunisant (Sloterdijk P. et É. Alliez, 2000: 79). Mais dans quel monde vivons-nous dès lors que nous prenons acte, stupéfaits, de la disparition de ce par quoi se voyait assuré l'ordre du monde? Où sommes-nous lorsque nous vivons dans le monstrueux (Sloterdijk P., 2002: 684)?

Ce *working paper* se propose d'explorer les relations, dans la pensée de Sloterdijk, entre une anthropologie de l'espace et une théorie de la médialité prenant la forme d'une immersion radicale dans le média/médium. Le *working paper* part de cette condition moderne par excellence, ressentie par l'insensé mis en scène par Nietzsche : l'humain a perdu le privilège de l'être-à-l'intérieur. Prenant acte de la rupture du sentiment cosmique ayant si longtemps médiatisé son rapport au monde, le moderne est condamné à exister à l'extérieur et en marge (Sloterdijk P., 2003: 248). Le propre de la modernité, pour Sloterdijk, c'est une transformation fondamentale subie par l'être-dans-le-monde : la modernité a déployé l'existence comme séjour en des lieux spécifiques, elle a rendu l'habitat explicite (Sloterdijk P., 2005: 443). Par « rendre explicite », ou « explicitation », il faut entendre non seulement une entrée dans le champ de la visibilité qui modifie la manière dont nous *comprenons* notre position dans le monde,

mais également dont nous y sommes *enveloppés*. À cet effet, le projet qui traverse l'œuvre de Sloterdijk et qui nous intéresse ici consiste à penser le site de l'anthropogenèse après l'effritement du confort de la retraite métaphysique. C'est-à-dire penser l'émergence de techniques d'immunisation adaptées à cet *oikos* éclaté et déterritorialisé qui est le nôtre.

Ce projet se décline, d'une part, en un programme ambitieux de *spatialisation* de l'existence¹. Le projet anthropologique de Sloterdijk consiste en une explicitation de l'« espace vital », soit de ces configurations cosmologiques, architecturales ou techniques par lesquelles prend forme le *topos* de l'homme. Ce qui sous-tend l'œuvre de Sloterdijk, c'est une histoire de l'homme comme histoire de l'organisation, de la production de « l'espace qui abrite » (Sloterdijk P., 2003: 245). Sloterdijk s'intéresse aux conditions, aux modalités par lesquelles prend forme de l'hébergement humain : *comment* les humains engendrent-ils l'espace où ils se trouvent? Poser la spatialisation de l'existence en ces termes implique de penser l'espace comme processus de création, de configuration de mondes – « comme "où" hébergeant le devenir » (Sloterdijk P., 2000: 41). Il s'agit, en somme, d'explorer le caractère extatique du devenir humain, du rapport de l'homme avec ce qui le dépasse, le porte « vers le haut ». Suivant Heidegger, Sloterdijk pense l'être-au-monde, ou plus précisément l'être-*dans-le-monde*, de manière résolument extatique : comme une affaire médiale et collective. Ainsi l'humanité n'a-t-elle rien d'autarcique; elle est l'expression d'une position de l'ek-sistance, c'est-à-dire de l'être-tenu-à-l'extérieur en direction de l'ouvert (Sloterdijk P., 2006). Toute création d'espaces passe par des états de médialité; il n'y a pas d'espaces hors communication. Il n'y a pas d'ouverture au monde qui ne soit accompagnée d'un travail *par l'extérieur* (Sloterdijk P., 2002: 31).

D'autre part, la question n'est pas seulement de savoir quelle est la forme prise par une existence

1. On pourrait dire que Sloterdijk opère un déplacement spatial de la pensée heideggerienne, en donnant un sens réellement topologique au « dans » de l'être-dans-le-monde heideggerien. Il effectue par le fait même le passage d'une *ontologie* à une *ontotopologie* de l'ek-stase. Il est peut-être utile de rappeler une leçon centrale de *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger (1957): l'homme n'est pas le maître de l'étant, mais bien le berger de l'Être. Pour Heidegger, qui cherche ainsi à s'opposer à toute métaphysique de la subjectivité, ce qui est le propre de l'humain c'est précisément une ouverture à l'Être, à une vérité qui dépasse l'homme fondamentalement.

dans laquelle le sujet a perdu le privilège d'un rapport non explicite à soi et au monde, mais bien comment une telle perte peut être compensée de sorte que l'espace demeure habitable. C'est en ce sens que, telle que racontée par Sloterdijk, la modernité peut être considérée comme l'histoire d'interventions techniques, créatives et politiques visant à remplacer la perte irrévocable d'immunité divine, céleste et intime (Sloterdijk P. et É. Alliez, 2000). À l'ère de la globalisation électronique, l'immersion radicale de l'humain dans le média est à la fois frénésie et inertie, excitation et engourdissement, abondance et dépendance. L'immersion, c'est une perte d'assurance quant à notre position dans le monde – perte qui n'est d'ailleurs pas sans générer d'innombrables tentatives de substitutions, de l'assurance-habitation à la surveillance globale des maladies infectieuses. C'est-à-dire que non seulement l'explicitation du séjour humain dans un intérieur « révolutionne » l'espace, mais elle soulève la question : comment ne pas mourir de froid au contact de l'immensité du dehors? L'anthropologie de l'espace est, à ce titre, posée par Sloterdijk sur un horizon thérapeutique, immunitaire. Il s'agit d'un projet de mise en-forme, de constitution de formes à la fois intimes et médiales de coexistence.

Ce *working paper* cherche à dégager des pistes de réflexion concernant les relations modernes entre espace, média et immunité. Pour ce faire, les écrits de Sloterdijk seront par moments discutés en lien avec certaines intuitions propres à Marshall McLuhan, un théoricien des médias qui constitue sans doute l'une des influences les plus constantes chez Sloterdijk². L'idée n'est évidemment pas d'offrir une comparaison exhaustive de la pensée riche et nuancée de ces auteurs prolifiques, mais bien de souligner quelques convergences ou distinctions permettant d'apporter un éclairage original à ces relations qui nous occupent. Une attention spéciale sera accordée à deux structures spatiales ayant particulièrement occupé ces deux auteurs et dont l'exploration constitue un moment fort de l'explicitation des conditions de l'hébergement humain : l'espace cosmique et l'espace virtuel (Sloterdijk P., 2005: 445). En dernière instance, cette double explicitation converge en une transformation radicale de notre présence au monde à l'ère de la globalisation numérique.

2. Voir par exemple Sloterdijk (2011).

L'« espace intérieur » du monde : le satellite, provocation immunitaire

L'humanité, mettait en garde Joseph N. Pelton lors d'un discours prononcé à l'aube du XXI^e siècle, intitulé *The Next Billion Years : Space and the Human Challenge*, arrive à un moment charnière de son évolution. Plus que jamais, avisait cet éminent spécialiste des systèmes de communication par satellite, la question s'impose : comment construire un nouvel habitat humain global (Pelton J.N., 1999: 5) ? Plus spécifiquement : comment construire un habitat qui englobe l'humanité de sorte à la prémunir contre des périls aussi divers que les disparités dans l'accès à l'information et à l'éducation, une croissance industrielle incontrôlée et la dégradation de la biosphère? Plus particulièrement, explique Pelton dans un mélange de prose apocalyptique et de messianisme technologique, le projet d'une humanité unie contre les forces de l'entropie, de la division et de la haine, passe par une nouvelle manière d'habiter ce vaste vaisseau spatial de marbre qu'on appelle la Terre.

Le discours de Pelton était présenté en tant que conférence inaugurale d'un symposium qui s'est tenu en 1998 sous le thème *Space and the Global Village : Tele-services for the 21st Century*. Organisé par l'International Space University (ISU), le symposium rassembla une centaine d'intervenants avec pour trame de fond la célébration de la portée, pour l'avenir des applications de la technologie spatiale, de cette idée formulée une trentaine d'années plus tôt par Marshall McLuhan, voulant que nous habitons dorénavant un « village global ». Traversant les travaux présentés à cette occasion, il y a la notion selon laquelle l'habitat global annoncé par McLuhan trouvait les moyens de sa réalisation dans le développement des technologies satellite et des communications. C'est-à-dire que, par-delà la transformation effective des modes communication et de connectivité qui l'accompagne, la technologie spatiale incarnerait la possibilité – aussi bien ontologique que topologique – d'une vision du monde en tant qu'« espace intérieur » de l'humanité.

D'une manière générale, il est courant de voir dans la position de surplomb propre à la sortie dans l'espace (*outer space*) un moment clé dans la constitution de la modernité topologique. Telle que suggéré par l'anthropologue Peter Redfield dans *Space in the Tropics* (2000), l'image

marquante de l'ère spatiale n'est pas l'image d'un au-delà infini, mais celle d'un ici-bas fini, tout en rondeur et en intimité. L'effet de distanciation propre au développement du satellite artificiel, écrit Redfield, représente la plus belle des illustrations d'un espace sans lieu (*placeless space*). C'est-à-dire que le satellite produit un espace à partir duquel l'humanité apparaît en tant qu'objet uniforme et homogène, enfin dévoilé dans sa cohésion originelle. À bonne distance, la Terre se referme sur elle-même et apparaît, pour la première fois, en tant qu'espace intérieur et uni. À même les ciels modernes du satellite, se dévoilent les liaisons intimes entre une position en surplomb du monde et l'objectification de celui-ci en tant que vision, représentation :

Space technology closed the sky again, bounded it from above and sealed it whole. Only then could the sky become fully modern in an active, technological sense, and only then could what lay beyond it become meaningful as space, a vast sea of darkness surrounding a blue and green point of human place. At last the world was one. (Redfield P., 2000: 122)

La référence que font Pelton et ses collègues à McLuhan n'est pas fortuite. McLuhan a lui-même souvent insisté sur l'effet de l'aventure spatiale sur la manière qu'ont les humains de voir la planète et de l'habiter. Déjà, il y a près de 50 ans, il commentait en ces termes la manière dont la capsule spatiale et la technologie satellite transformaient notre perception de la Terre en tant qu'environnement artificiel :

The capsule and the satellite have created a new environment for our planet. The planet is now the content of the new spaces created by the new technology. Instead of being an environment in time, the earth itself has become a probe in space. That is, the planet has become an anti-environment, an art form, an extension of consciousness, yielding new perception of the new man-made environment. (McLuhan M., 1966: 93)

Pour McLuhan, la technologie spatiale ne concerne donc pas seulement une sortie *hors* de l'environnement terrestre; elle concerne, par contraste, la construction scientifique de la Terre en tant qu'anti-environnement. La distinction est cruciale et pour bien la cerner il convient peut-être de rappeler que pour McLuhan, le propre

d'un environnement est d'être invisible à ceux qui l'habitent. Pour le théoricien des médias, l'environnement est, en soi, imperceptible. C'est à ce titre qu'il conditionne avec succès notre conscience, notre perception et notre expérience du monde. Et c'est d'ailleurs à ce niveau qu'intervient le processus esthétique et plus précisément le travail de l'artiste : l'artiste est engagé dans la détection et l'exploration – à coups de sonde (*probing*) et de transgressions – des environnements qui nous constituent.³ Pour McLuhan, l'œuvre d'art est une forme remarquable et indispensable de perception, au sens où elle révèle à la conscience l'environnement inconscient qui la constitue : elle transforme l'environnement existant en un anti-environnement.

Ce travail au niveau de la perception ne doit pas être conçu comme une simple affaire de représentation. Au contraire, le satellite a des *effets* : il transforme notre manière de percevoir la Terre et de s'y rapporter, il génère de nouvelles manières de penser l'espace. Avancer, comme le fait McLuhan, que la technologie spatiale transforme la planète en une œuvre d'art c'est donc dire que, d'une part, elle crée un nouvel environnement⁴ – toute technologie, chez McLuhan se crée un environnement :

Since Sputnik and the satellites, the planet is enclosed in a manmade environment that ends "Nature" and turns the globe into a repertory theater to be programmed. [...] The results of living inside a proscenium arch of satellites is that the young now accept the public spaces of the earth as role-playing areas. Sensing this, they adopt costumes and roles and are ready to "do their thing" everywhere. (McLuhan M., 1970: 9-10)

Dire qu'avec Sputnik, la Terre devient œuvre d'art, c'est aussi dire, d'autre part, que par le fait même la

3. McLuhan ne distingue pas l'œuvre de l'artiste (incluant l'écrivain et surtout le poète) de celle, qui peut très bien s'avérer artistique, du scientifique ou du technologue. L'artiste, c'est un expert à noter les changements de perception sensorielle. C'est celui qui appréhende les implications de ses actions et des savoirs propres au temps qui est le sien. L'artiste, c'est l'homme de la conscience intégrale. Plus largement, McLuhan associe cette capacité de perception extraordinaire à une tendance (qu'il détecte également chez les criminels et les a-sociaux) à traverser les frontières et à se tenir à distance des tendances dominantes.

4. C'est ainsi qu'il faut comprendre la formule de McLuhan voulant que le médium est le message. Le médium, c'est l'environnement ; et le message, son effet.

technologie spatiale *expose*, rend visible, l'environnement qui nous conditionne et que nous habitons – ce qui contribue à nous en immuniser (j'y reviens). Sputnik transforme la Terre en seconde nature. Pour illustrer cette dialectique entre les effets de l'environnement et notre perception de ces effets, entre conditionnement et immunisation, McLuhan utilise l'exemple de la capsule spatiale, qui incarne la capacité qu'à la technologie à mimer, à simuler l'(ancien) environnement dans lequel nous vivons. Il emprunte à l'inventeur et designer américain Buckminster Fuller, qui a entre autres contribué à populariser la vision de la Terre en tant que vaisseau spatial (*spaceship earth*). Dans un document publié dans le cadre de la série de la *World Design Science Decade*⁵, Fuller (1965: 90) indiquait par exemple que la première capsule spatiale qui pourra assurer un séjour prolongé de l'homme dans l'espace, loin de tout service de traitement des déchets, serait considérée comme la première « habitation scientifique » (*scientific dwelling*) de l'histoire. L'environnement artificiel qu'est le vaisseau spatial soustrait le « voyageur » à l'environnement terrestre et, par le fait même, permet d'appréhender celui-ci d'une nouvelle manière. La technologie prend alors la forme d'un travail de la perception faisant émerger des processus du reste invisibles dans le champ de la visibilité.

C'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre le diagnostic de Sloterdijk voulant que la globalisation technologique transforme la Terre en une œuvre d'art, soit un lieu que les humains modifient et qui les façonne en retour. Sloterdijk s'attardera d'ailleurs à son tour au vaisseau spatial en tant que technologie particulièrement propice à illustrer la dimension immunitaire de l'espace habité. Si, d'un point de vue philosophique, le vol spatial est, de loin, l'entreprise la plus importante de la modernité (Sloterdijk P., 2005: 294), c'est qu'il constitue l'expérience ultime de cohabitation immanente des hommes avec des systèmes de choses – systèmes de communication, centres de navigation, vecteurs d'approvisionnement énergétique, unités

de *life support*, etc. Le vol spatial, c'est le séjour suprême dans une prothèse du « monde de la vie », dans laquelle l'espace d'habitation est totalement contrôlé de sorte à protéger la vie, à la renforcer. Pour Sloterdijk, le vaisseau spatial incarne l'« île absolue », le modèle « du monde dans le monde » ayant pour objet la « reconstitution intégrale, excentrique, radicalement explicite des prémisses de la vie dans l'espace extérieur » (Ibid.. p. 286).

C'est-à-dire que la station spatiale nous oblige à penser la vie des hommes en dehors du confort ontologique habituel, en dehors de l'environnement qui l'entoure, la porte, lui sert de milieu. Dans la station, ce sont les hommes qui font eux-mêmes le design de l'environnement dans lequel ils sont appelés à séjourner : la technique y renverse littéralement l'environnement, entoure ce qui entoure, englobe ce qui englobe, porte ce qui porte (Ibid. : 292). Ce n'est pas l'astronaute qui s'adapte à un environnement, mais bien un environnement qui est installé à même l'édifice spatial, duquel dépend entièrement le maintien de la vie dans un milieu qui lui est autrement hostile. Les hommes n'y viennent jamais « nus et seuls ». Ayant intériorisé la totalité de la nature, le vaisseau représente le type de l'espace sans extérieur : la Terre est enfin ronde. La station spatiale, c'est aussi l'art du maintien en vie dans la *connected isolation*, ce principe du co-isolement par agrégation caractéristique des formes de vie contemporaines : le système d'approvisionnement – autant organique (déchets, etc.) que psychique – y dépend entièrement d'une mise en réseau des corps, d'une gestion de la fermeture et de l'ouverture par rapport à l'extérieur (stations terrestres au sol, film, musique et repères culturels amenés à bord, etc.). En somme, la capsule spatiale incarne le cas paradigmatique de l'explicitation du séjour dans un intérieur. Il s'agit d'une expérience extrême de design technique de l'être-ensemble, du monde commun aux hommes et aux choses. Dans l'« air vif de la modernité », les conditions propices à l'habitat ne parviennent plus à rester à l'arrière-plan. Le pouvoir de la modernité prend la forme d'une condamnation à la perte du *privilege* de la naïveté relativement à « ce qui "reposait" jadis discrètement à la base de tout, ce qui entourait et enveloppait pour former un environnement » (Sloterdijk P., 2005: 116).

Dans de telles conditions, ironise Sloterdijk, les phénoménologues ont beau propager « la bonne nouvelle selon laquelle il n'existe pas d'extérieur

5. *The World Design Science Decade* est une série de documents rédigés à l'attention des écoles d'architecture et de design, au milieu des années 1960. Presque entièrement rédigés par Fuller, ces documents visaient à améliorer l'utilisation des ressources naturelles mondiales de sorte à ce qu'elles servaient l'ensemble de l'humanité. Il s'agit, en somme, de documents portant sur le design intérieur du monde. Les documents sont accessibles en ligne: <http://bfj.org/design-science/primer/world-design-science-decade>.

auquel ne corresponde pas un intérieur » (Sloterdijk P., 2005: 68), ils ont beau défendre la primauté métaphysique de la perception contemplative sur l'opération qui dévoile, les outils des technologues et autres cartographes n'ont de cesse de faire artificiellement émerger des faits jadis voilés dans le champ de la visibilité. Plus qu'un simple malaise, cette ouverture vers l'extérieur, propre à la modernité, est d'abord vécue sous le signe d'un arrachement à un intérieur qui protège, à l'espace qui abrite. Cette ouverture à un espace extérieur que l'on dit sans limites, infini, est vécu comme une provocation immunitaire : « Participer à la modernité, c'est mettre en jeu des systèmes immunitaires qui se sont formés au fil de l'évolution » (Sloterdijk P., 2002: 24). L'histoire spatiale de la modernité, c'est l'histoire d'une mise à nu, d'une sortie hors du « manteau céleste réchauffant ». C'est aussi l'histoire de tentatives pour construire de nouvelles parois devant protéger contre l'ouverture sur l'espace abyssal, pour édifier une nouvelle « maison de l'espèce » devant compenser la perte d'une structure qui enveloppe et garde au chaud.

Le global, ou la froideur du dehors

De manière intéressante, lorsque vient le temps d'identifier une œuvre illustrant particulièrement bien cette rondeur achevée du globe que se doit de contester une compréhension contemporaine, a-universelle de la communication médiatique, ce n'est vers nul autre que McLuhan que se tourne Peter Sloterdijk. Dès les premières pages d'Écumes, Sloterdijk cite la thèse classique de McLuhan, reformulée de plusieurs façons à travers son œuvre⁶ : « La simultanéité électrique du mouvement d'information produit la sphère globale vibrante de l'espace auditive⁷ [sic], dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » (McLuhan M., 1978; tiré de Sloterdijk P., 2005:17) Ou encore :

6. Par exemple, dans l'introduction à la première édition de *Understanding Media*, parue en 1964 : « Pendant l'âge classique, nous avons prolongé nos corps dans l'espace. Aujourd'hui, après plus d'un siècle de technologie de l'électricité, c'est notre système nerveux central lui-même que nous avons jeté comme un filet sur l'ensemble du globe, abolissant ainsi l'espace et le temps, du moins en ce qui concerne notre planète. » (McLuhan M., 1968: 21)

7. McLuhan parle généralement d'« espace acoustique » - nous y reviendrons.

À l'âge de l'électricité, où notre système nerveux central se prolonge technologiquement au point de nous engager vis-à-vis de l'ensemble de l'humanité et de nous l'associer, nous participons nécessairement et en profondeur aux conséquences de chacune de nos actions. (McLuhan M., 1968: 22-23)

C'est bien connu, pour McLuhan, l'avènement des technologies électriques – la radio, la télévision, etc. – reconfigure profondément l'expérience médiatique, et participe d'une implosion de l'espace habité. Cette situation amène McLuhan à formuler l'émergence de ce « village global » dont se réclament Pelton et ses collègues, au sein duquel l'étendue du monde se résorbe en une forme de tout organique. En apparence, nous dit Sloterdijk, la thèse de McLuhan concerne la répartition des chances auditives dans l'espace radio-acoustique de la sphère globale (Sloterdijk P., 2005: 17). Mais, y regarder de plus près, nous avons affaire à rien de moins que l'incarnation d'une « théorie dernière de la sphère unique », trahissant les « lubies théologiques » et autres « ambitions néo-pauliniennes du plus grand théoricien des médias de son époque » (Ibid.). Tel qu'envisagé par McLuhan, insiste Sloterdijk, le village global est animé par une sorte de catholicisme électronique, par cette notion voulant que l'ordinateur permette l'intégration de l'humanité dans une même « communauté psychique ».

Sans aucun doute, McLuhan prête le flanc à une telle critique. Pensons à cet extrait de *Pour comprendre les médias* dans lequel McLuhan annonce la possible entrée de l'espèce humaine dans une « sorte de conscience cosmique », évoquant également la promesse d'une « Pentecôte technologique », c'est-à-dire d'un « état de compréhension et d'unité universelles » (McLuhan M., 1968: 102). Pensons encore à la conclusion d'un célèbre entretien paru dans le magazine *Playboy*, en 1969, et où il affiche un mélange d'utopisme technophile et d'harmonie organiciste :

Je sens que nous sommes au seuil d'un monde libérateur et enivrant dans lequel la tribu humaine (*human tribe*) pourra réellement devenir une famille et dans lequel la conscience de l'homme sera libérée des chaînes de la culture mécanique et pourra errer dans le cosmos. (McLuhan M., 1969; ma traduction)

Pourtant, quelques instants plus tôt, au cours de ce même entretien avec *Playboy*, McLuhan y allait

d'une mise en garde qui était sans équivoque : « It's inevitable that the world-pool of electronic information movement will toss us all about like corks on a stormy sea [...]. » (*Ibid.*) C'est justement en raison de l'inévitabilité du cataclysme, indiquait-il alors, qu'il convient d'étudier les transformations médiatiques, pour mieux s'y adapter. On ne peut pas, insistait McLuhan, voir dans la connectivité le signe d'une cohésion ou d'une circulation harmonieuse et, conséquemment, faire l'apologie de l'implosion spatiale qui l'accompagne. Aussi, d'une manière générale, lorsque McLuhan discute du « village global », ce n'est pas pour en souligner l'« unité », mais bien pour mettre en évidence la situation d'« interdépendance » qui y est manifeste (Gordon W.T., 2010: 24). Il s'exprimera d'ailleurs de manière forte à cet égard :

The more you create village conditions, the more discontinuity and division and diversity. The global village absolutely insures maximal disagreement on all points. It never occurred to me that uniformity and tranquility were the properties of the global village. [...] Village is fission, not fusion, in depth. The village is not the place to find ideal peace and harmony. Exact opposite. (McLuhan M. et G. E. Stearn, 1967: 272-273)

La critique que McLuhan adresse à une telle identification entre connectivité et intégration harmonieuse est particulière virulente lorsque vient le temps de discuter du processus même de la communication. McLuhan s'oppose à la linéarité propre aux théories modernes de la communication, qui excluent de facto le « bruit » (*noise*) inhérent aux conditions et aux possibilités de la communication, de même qu'à ses effets imprévus. À une conception de la communication comme un transport linéaire d'information (de contenu, de concepts) d'une source vers une cible, McLuhan oppose une conception de la communication en tant que transformation de la source *et* de la cible. McLuhan formulera en ce sens une critique sans appel des théories dominantes de la communication, basées sur le modèle de Shannon et Weaver de communication et son biais linéaire. Ignorant le milieu environnement, ce « modèle oléoduc » (*pipeline model*) est ancré dans une séparation entre « contenant matériel » (*hardware container*) et « contenu logiciel » (*software content*). Ce modèle accentue la distinction entre intérieur et extérieur et prend pour acquis que la communication renvoie à une correspondance littérale en

lieu d'une construction, une traduction perpétuelle (McLuhan M. et B. R. Powers, 1989: 231).⁸

Voilà qui réconcilie, il me semble, au moins partiellement le précepte du village global avec la théorie médiatique de Sloterdijk. D'ailleurs, Sloterdijk reconnaît volontiers chez McLuhan cette préséance de la médialité sur toute forme de vie en commun (Sloterdijk P., 2011). Il reconnaît également que, chez McLuhan, il n'y a pas de médialité sans corporalité. Suivant McLuhan, les effets de toute communication chez Sloterdijk sont à la fois spatiaux et sensoriels – après tout, McLuhan insiste sur le fait que les médias sont, comme toute technologie (à commencer par le langage), des extensions de nos sens. Chez McLuhan, cette matérialité de la communication est le mieux exprimée par son exploration de l'« espace acoustique ». L'espace acoustique est un espace non-enfermé, à la fois abstrait et matériel. Il s'agit d'un espace dynamique (non-statique et non-linéaire), qui problématise l'association dominante entre l'espace et le visuel – association particulière forte dans le cas du média imprimé (Cavell R., 2003: 20). Comment ne pas penser, à cet effet, à cette description que fait Sloterdijk de la cohésion psychoacoustique de la « horde primitive » dans cet essai de paléopolitique qu'est *Dans le même bateau* :

D'une certaine façon, on est en droit de dire que le mode d'existence des groupes préhistoriques est un mode global – non parce que les individus auraient su que la terre était un globe physique à la surface duquel ils auraient pu vivre partout, mais bien parce qu'ils existaient à l'intérieur d'un globe psychique et sonore, et pouvaient y survivre partout, à la seule condition que cette *sphère* acoustique se maintienne intacte. (Sloterdijk P., 2003: 23)

Il n'y a aucun doute que cette description du « mode global » est très proche de celle attribuée au village – et plus largement au média électronique dont il est l'effet – par McLuhan. Encore une fois, l'idée n'est pas de produire un espace lisse, sans frictions, sur lequel circuleraient

8. Ailleurs, McLuhan donne une tournure explicite écologique à son propos: « Their model is from the telegraph which they see merely as a kind of pipeline for transportation. Recently, while debating the Alaska oil pipeline here in Canada, it was brought out vividly that it would destroy the indigenous peoples, in all directions. The Shannon/Weaver model of communication is merely a transportation model which has no place for side-effects of the service environments. »

librement données et informations. Le village ne saurait être compris comme une disparition de l'espace en tant que tel, mais bien comme implosion de l'espace *compris* comme uniforme, pictural et clos (*enclosed*) – l'espace euclidien (McLuhan M., 1968). Ce qui est en jeu concerne la manière dont une forme de média modifie notre rapport le plus intime, sensoriel, au monde. C'est, plus spécifiquement, la manière dont le média électronique désincarne l'individu, le dissout dans un extérieur, dans une situation qui le dépasse. Déjà, en 1961, McLuhan écrivait :

What has happened with the electronic advent is not that we move the products of human knowledge or labour to all corners of the earth more quickly. Rather we dilate the very means and *processes* of discourses to make a global envelope of sense and sensibility to the earth... Each one of us, actively or passively, *includes* every other person on earth... (cité dans Cavell, 2003, p. 238)

Le village global, ce n'est donc pas une mise en communication *entre* individus, mais bien un engagement – à la fois ressenti et virtuel – de tout le monde *dans* tout le monde. Voilà un thème cher à Sloterdijk, dont l'œuvre se décline en large partie sur le thème de l'immersion de l'individu dans un média qui le dépasse et par lequel il se place en contact avec d'autres. L'histoire des médias, chez Sloterdijk, est d'abord l'histoire des systèmes de résonance communicationnelle, de communion dans la pensée. C'est bien à cela que réfère la sphère acoustique de la horde primitive : au motif fort d'être ensemble, en des formes variables (Sloterdijk P., 2011).

Or, s'il y a bien un impératif qui traverse les travaux de Sloterdijk à cet effet, c'est l'urgence de faire notre deuil de toute forme de « métaphysique de l'Un » et plus particulièrement, de l'adéquation entre l'espace solidaire de l'humanité et la rondeur d'un globe uniforme. C'est d'ailleurs à cette tâche que se consacre le concept d'« écume », qui rompt radicalement avec toute forme d'holisme voulant que nous soyons « tous » inclus dans une « sphère hybride, tribale et globale », une sorte d'« unique membrane universelle » (Sloterdijk P., 2005: 18). En partant du constat voulant que « la mort de Dieu » représente aussi et surtout un éclatement de la « Sphère Une », il s'agit alors de formuler une théorie des espaces habités qui prenne assise dans une conception de la « vie » comme déploiement multiperspectiviste et hétérarchique.

Le diagnostic est sans appel : il faudra faire sans conscience universelle. Or, Sloterdijk soupçonne justement McLuhan de ré-introduire le motif théologique de la communion comme mode d'être-ensemble à l'ère électronique. Après tout, McLuhan ne suggère-t-il pas qu'en nous soustrayant aux opérations de la parole (*spoken word*), l'ordinateur pointe vers la formation d'une sorte de « conscience cosmique universelle » (McLuhan M., 1968: 102-103)? N'évoque-t-il pas la promesse d'une Pentecôte technologique dans laquelle le média électronique serait l'environnement privilégié d'un être-en-dehors-de-soi salutaire?

En somme, Sloterdijk discerne dans le village global de McLuhan quelque chose comme une identité suspecte entre le théologique et le virtuel. Il parlera en ce sens des « fantasmes pentecôtistes du village électronique mondial » (Sloterdijk P., 2002: 680), et plus largement, du « fantasme spatial » sur lequel se fonde le projet de globalisation : rendre à notre monde la forme sphérique de l'espace qui protège. Se drapant d'une peau médiatique électronique, résume-t-il dans l'introduction à *Bulles*, le corps de l'humanité cherche à se créer une nouvelle constitution immunitaire (Sloterdijk P., 2002: 28)⁹. Or, toute tentative de se soustraire au processus de naissance en y substituant une seconde nature est vouée à l'échec – et tout échec en ce sens est synonyme d'asphyxie, de réduction de la vie. Ce qui dérange dans une telle appréhension du global c'est l'idée voulant que les extensions médiales de l'être humain puissent mener à une humanisation intégrale de la planète (McLuhan M. et B. R. Powers, 1989). Quiconque affirme savoir comment fonctionne l'inclusion totale de l'humanité dans l'humanité elle-même est un charlatan, dénonce Sloterdijk (Noordegraaf-Eelens L. et W. Schinkel, 2011: 193). Ce qui justifie la sévérité de la critique, c'est tout simplement qu'à l'époque des médias électroniques et des marchés mondiaux mobiles, l'espace solidaire de l'humanité ne saurait être associé à l'image de rondeur achevée du globe.

Devant pareilles énormités métaphysiques, Sloterdijk ne manque pas de rappeler que l'« humanité » après la globalisation, « ce sont en majorité

9. C'est par exemple en ce sens qu'il faut comprendre l'imposition récente de termes tels que « trafic » et « communication » dans le design d'espaces urbains : « On cherche la caractéristique forte de l'humanité dans la fuite de la localisation physique et l'éclatement des situations encastrantes (*disembedding*) » (Sloterdijk P., 2005: 579).

ceux qui sont restés dans leur propre peau, les victimes du Moi comme inconvénient lié au site » (Sloterdijk P., 2006: 211). S'il est possible de parler d'humanisation, ce n'est pas au sens d'une réalisation effective d'une harmonie originelle, imaginée, mais bien de l'émergence, à même la discorde et le disparate, de quelque chose comme une « humanité » qu'on s'approprie en tant qu'objet d'intervention. C'est-à-dire que le fait que le « monde n'a plus d'extérieur », vérifié par la mise en orbite des premiers satellites, ne signifie donc aucunement que tout un chacun en habite l'« intérieur » selon les mêmes conditions symboliques et économiques. Au-delà des références nostalgiques au confort implicite d'une « humanité » rassemblée sous l'égide de l'Un – sorte de superorganisme préexistant l'organisation de la vie connectée –, nous dit Sloterdijk, l'horizon politique mondial demeure sous le signe du formatage familial, tribal et national des unités de solidarité (Sloterdijk P., 2011: 643). Il n'y a pas de « maison pour tous », d'unité effective du monde. En effet, s'il y a bien un élément central à la figure de l'écume, c'est justement le fait que les forces humanisantes ne sauraient être autres que des forces « se pliant sur elles-mêmes »; il s'agit de forces médiales qui, du fait même de leur constitution, restreignent l'accès aux ressources vitales disponibles, à l'espace aérien.

Conclusion : de la provocation immunitaire à la création d'espace

Les êtres humains, chez Sloterdijk, sont des créatures médiales, immergées dans un monde qui les dépassent et les façonnent de l'extérieur. Une anthropologie de l'espace passe impérativement par un examen minutieux de cette propension à se projeter *vers*, mais aussi se laisser atteindre *par* le lointain. L'enjeu, après Heidegger, a le mérite d'être clair : comment l'humain peut-il se soustraire à son environnement (cette cage ontologique de l'animal) sans pour autant s'exposer à la « pure terreur d'être maintenu dans l'ouvert et l'indéterminé » (Sloterdijk P., 2000: 43)? Pour le dire dans les termes spatiaux qu'affectionne Sloterdijk, le défi perpétuel de l'anthropogenèse consiste en la conception d'espaces transitoires (des sphères) médiatisant le passage entre l'intérieur et l'extérieur. Des espaces qui permettent de maintenir des relations de proximité dans le monstrueux de l'ouverture au monde.

Le propre de la modernité, nous l'avons dit, c'est l'immersion radicale de l'homme dans son propre média. Or, si elle est d'abord *explicitation* de l'environnement – par exemple planétaire ou virtuel –, cette immersion radicale est simultanément *provocation* et elle s'accompagne en ce sens d'un important défi immunitaire. L'enjeu de l'immersion concerne la possibilité même de notre position dans le monde. Il concerne les modalités propres au « dans » en question : sa spatialité, sa teneur ontologique, ses dispositifs techniques, ses expériences, les tentatives d'invasion dont il fait l'objet, etc. À cet effet, nous ne pouvons trop insister sur le fait que le « dans » moderne n'est plus le fait d'une entrée dans une sphère intime identique à elle-même – qu'elle soit divine, métaphysique ou acoustique, pré-langagière. Même Heidegger, insiste Sloterdijk dans les dernières lignes de *Bulles*, n'invite plus à chercher la vérité dans l'homme intérieur; il appelle à s'engager dans la monstruosité de l'extérieur :

Le sens du “dans” se transforme une nouvelle fois. Compte tenu des guerres de mondialisation et des percées techniques qui ont donné son caractère à notre siècle, être-dans signifie habiter le monstrueux. (Sloterdijk P., 2002: 684)

La question est alors de comprendre comment, dans de telles conditions, résister à une intériorisation toxique de cette extériorité sans fin. C'est-à-dire que l'explicitation est conçue à la fois comme compréhension de notre situation *et* comme provocation immunitaire. L'explicitation moderne, c'est la fin de l'aura de sécurité dont jouit la « vie non-alarmée »¹⁰. Sloterdijk parle en ce sens d'une gestion des dommages collatéraux provoqués par un savoir qui contamine, qui expose au risque ambiant.

Encore une (dernière) fois, cette discussion des rapports entre compréhension et immunité rappelle un thème central aux écrits de McLuhan sur les technologies et les nouveaux médias en particulier. Ceux-ci, indique McLuhan dans *Pour comprendre les médias* (1968), sont à la fois extensions du corps et interventions sur celui-ci; ils sont à la fois tentatives de neutraliser des

10. Ces provocations ne sont pas tous de l'ordre du grandiose et se font ressentir, par exemple, dans ces innombrables références infinies au risque sous toutes ses formes (terroriste, sanitaire, d'accident, etc.). Provocations qui ne sont pas sans entraîner d'inquiétantes positions de repli sur la défensive, réflexes de préservation de soi, d'exclusions, etc.

inflammations collectives *et* susceptibles d'empirer les choses. Les nouveaux médias peuvent ainsi être considérés comme de « gigantesques interventions chirurgicales sur le corps social, accomplies sans le moindre souci d'asepsie » (McLuhan M., 1968: 87). Plus spécifiquement, les nouveaux médias engourdissent leurs patients sous l'effet d'un déplacement des ratios sensoriels. Ce déplacement agit à titre d'anesthésiant, diminuant la douleur liée à la transformation. Or, en cas d'infection, c'est le système tout entier qui est transformé, qui se voit imposer une réorganisation radicale de tous les organes visant à en préserver la résistance et l'équilibre (McLuhan M., 1968: 123-124). La menace épidémiologique impose la question de la protection du corps – à la fois individuel et social – face à l'infection médiatique. Pour McLuhan, l'enjeu immunitaire passe par un « entraînement de la perception », par un apprentissage visant à se soustraire à son environnement de manière à l'appréhender d'une nouvelle manière. Doté d'une conscience aiguë du présent, c'est d'abord l'artiste qui possède les habiletés nécessaires pour esquiver le choc brutal des technologies nouvelles, pour assurer une intervention chirurgicale réussie :

Aucune société n'a jamais suffisamment compris ses actions pour s'immuniser contre ses nouveaux prolongements ou ses nouvelles technologies. Aujourd'hui, nous commençons à sentir que l'art pourrait peut-être nous conférer cette immunité. (McLuhan M., 1968: 88)

C'est la lucidité de l'artiste qui permet d'éviter que le choc de la technologie nouvelle n'anesthésie les modes d'action conscients (Ibid., p. 89). Celui-ci peut nous enseigner à « suivre le coup » et à ainsi éviter un « direct au menton ». Ultimement, l'artiste participe d'un contrôle ou encore d'un évitement de la provocation immunitaire qui est l'effet du nouveau média (comme de toute technologie).

Bien qu'il ne donne pas dans le langage du contrôle, Sloterdijk accorde également une place de choix à l'art dans la conception de situations d'immunité viables. L'anthropologie de l'espace est indissociable d'un éloge de la *création* – allant du design technique d'espaces climatisés (pensons au vaisseau spatial) au travail d'explicitation propre à l'artiste. De manière fort similaire à ce qu'en dit McLuhan, être immergé dans le média, c'est d'abord et avant tout être immergé dans un environnement. Or, l'enjeu éthique et psychopolitique

d'une telle immersion réside dans notre capacité à se soustraire à l'environnement ou, plus spécifiquement, à le faire entrer dans l'espace – à le *mondialiser*. Faire entrer le média en tant qu'environnement dans l'espace anthropogène, c'est se donner les moyens de l'habiter convenablement. Les modalités de ce passage, de cette transformation, prennent des formes fort variables à travers l'œuvre de Sloterdijk, allant de la démobilisation (Sloterdijk P., 1989) à l'augmentation anthropotechnique de soi (Sloterdijk P., 2011). Il me semble que s'il était possible de discerner une trame commune à ces variations elle se trouverait dans le choix du mouvement-vers-la-vie face à un être-vers-la-mort (qu'il soit métaphysique, existentialiste ou technologique) menant ultimement au nihilisme et à ses diverses manifestations psychosociales (ressentiment, décadence, perte de vitalité, etc.). Lorsque vient le temps de comprendre l'immersion moderne dans le média, l'heure n'est pas plus au cynisme qu'à la nostalgie. Ainsi, là où Heidegger voyait dans la technique un achèvement de la métaphysique dans le nihilisme, appelant à un « retour à l'Être », Sloterdijk l'appréhende sous le signe de l'excès, de la restauration permanente d'une richesse originelle. Sloterdijk dynamise la dimension extatique du fait d'être dans « le monde » en conceptualisant l'être-dans comme une constante venue-au-monde. À la quête de la conformité avec une essence à préserver, il oppose un processus hétérogène et indéterminé de venue-au-monde : la force pratique du monstrueux, de l'explicite et de l'accidentel se substitue à l'attente passive de la parole de l'Être. C'est à partir de « l'aérien, du suspendu, du mêlé et de l'inspiré » (Sloterdijk P., 2005: 41) qu'il faut alors interroger l'anthropogénèse, l'engendrement de l'homme par l'homme.

L'enjeu qui se dessine en filigrane d'une anthropologie de l'espace est alors celui de la distinction entre les conditions réactives et affirmatives de l'être-dans-le-média (Oosterling H., 2007: 360). Voilà qui implique d'assumer un passage à l'offensive : du manque vers l'excès, de la consommation de soi vers une certaine radicalité d'autoaffirmation, de la domestication à la création¹¹. L'immer-

11. Ce passage de la domestication/représentation vers la création est superbement exprimé par Jean-Luc Nancy dans *La création du monde ou la mondialisation* (Nancy J.-L., 2002: 16). Si le monde a perdu sa capacité de faire monde, suggère Nancy, c'est parce qu'il est « resté subordonné au concept d'une "vision" du monde », à ce monde « vu », représenté, suspendu au regard d'un sujet-du-monde (Ibid. : 31). Or,

sion radicale dans le média est à la fois décentrement et puissance, fragilisation et excitation, absence à soi et disposition à se laisser affecter. Penser les conditions affirmatives de l'immersion requiert donc de comprendre le média comme « intermédiaire des corps » (Bordeleau, 2014, p. 161), comme insertion dans ce qui nous dépasse.

Appréhender *comment* du média advient du monde implique de rendre au média son volume, en le pensant non comme moyen vers une fin, mais bien comme passage, médiation du dehors. C'est à ce titre, et à ce titre seulement, qu'on peut dire qu'il tisse un espace thérapeutique au sens fort, biopolitique, de ce qui génère de la vie à même le désordre des choses. Inversement, c'est d'une mauvaise compréhension de ce constat ontotopologique de base qu'émerge cette idée – dont dépend la compréhension courante du global – selon laquelle étendre un réseau équivaut à créer de l'espace.

Références

Cavell Richard (2003), *McLuhan in Space: A Cultural Geography*, Toronto, University of Toronto Press.

Fuller R. Buckminster (1965), *World Design Science Decade / 1965-1975. Phase I Document 3: Comprehensive Thinking*, Carbondale, Illinois, World Resources Inventory, Southern Illinois University.

Gordon W. Terrence (2010), *McLuhan: a guide for the perplexed*, New York, NY, The Continuum International Publishing Group.

Heidegger Martin (1957), *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier, Éditions Montaigne.

McLuhan Marshall (1966), « The Emperor's Old Clothes », in Kepes Gyorgy (Ed.), *The Man-Made Object*, New York, Braziller: 90-95.

pour sortir de l'immonde, poursuit Nancy, il faut « ressaisir le monde hors de la représentation » (Ibid. : 54), en tant qu'immanence absolue. Nancy ouvre sur une éthique de la création : « Créer le monde veut dire : immédiatement, sans délai, rouvrir chaque lutte possible pour un monde, c'est-à-dire pour ce qui doit former le contraire d'une globalité d'injustice sur fond d'équivalence généralisée. Mais mener cette lutte précisément au nom de ceci que ce monde sort de rien, qu'il est préalable et sans modèle, sans principe et sans fin donnés, et que c'est exactement cela qui forme la justice et le sens du monde. » (Ibid. : 63)

McLuhan Marshall (1968), *Pour comprendre les médias: les prolongements technologiques de l'homme*, Montréal, Canada, Éditions H M H Ltée.

McLuhan Marshall (1969), « Essay: The Playboy Interview: Marshall McLuhan », *Playboy Magazine*, mars 1969.

McLuhan Marshall (1970), *From Cliché to Archetype*, New York, The Viking Press.

McLuhan Marshall (1978), *Wohin steuert die Welt?*, Toronto et Vienne, Europaverlag.

McLuhan Marshall et Bruce R. Powers (1989), *The Global Village : Transformations in the World Life and Media in the 21st Century*, New York & Oxford, Oxford University Press.

McLuhan Marshall et Gerald Emanuel Stearn (1967), « Even Hercules had to Clean the Augean Stables but Once! », in Stearn Gerald Emanuel (Ed.), *Hot & Cool: A Primer for the Understanding of and a Critical Symposium with a Rebuttal by McLuhan.*, New York, NY, Signet Books: 260-292.

Nancy Jean-Luc (2002), *La création du monde ou la mondialisation*, Paris, Éditions Galilée.

Nietzsche Friedrich (1967), *Le Gai Savoir*, Paris, Gallimard.

Noordegraaf-Eelens Liesbeth et Willem Schinkel (2011), « The Space of Global Capitalism and its Imaginary Imperialism: An Interview with Peter Sloterdijk », in Schinkel Willem et Liesbeth Noordegraaf-Eelens (Ed.), *In Medias Res. Peter Sloterdijk's Spherological Poetics of Being*, Amsterdam, Amsterdam University Press: 185-193.

Oosterling Henk (2007), « Interest and Excess of Modern Man's Mediocrity: Rescaling Sloterdijk's Grandiose Aesthetic Strategy », *Cultural Politics* 3(3): 357-380.

Pelton Joseph N. (1999), « The Next Billion Years: Space and the Human Challenge », in Haskell G. et M. Rycroft (Ed.), *Space and the Global Village: Tele-services for the 21st Century*, Dordrecht, The Netherlands, Kluwer Academic Publishers: 1-14.

Redfield Peter (2000), *Space in the Tropics: From Convicts to Rockets in French Guiana*, Berkeley, University of California Press.

Sloterdijk P. (2011), En guise d'aveu. *Espaces-Temps.net*

Sloterdijk Peter (1989), *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, Frankfurt am Main, Christian Bourgeois Éditeur.

Sloterdijk Peter (2000), *La domestication de l'être*, Paris, Mille et une nuits.

Sloterdijk Peter (2002), *Bulles. Sphères I. Microsphérologie*, Paris, Pauvert.

Sloterdijk Peter (2003), *Dans le même bateau: Essai sur l'hyperpolitique*, Paris, Éditions Payot & Rivages.

Sloterdijk Peter (2003), *Ni le soleil ni la mort*, Paris, Pauvert.

Sloterdijk Peter (2005), *Écumes: Sphérologie plurielle*, Paris, Hachette Littératures.

Sloterdijk Peter (2006), *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Hachette Littératures

Sloterdijk Peter (2011), *Tu dois changer ta vie*, Paris, Libella Maren Sell.

Sloterdijk Peter et Éric Alliez (2000), « Vivre chaud et penser froid », *Multitudes* 1(1): 64-87.

Working Papers parus en 2015

Georges Corm, Christiane Veauvy, *Proche-Orient et conscience historique, entretien*, FMSH-WP-2015-87, janvier 2015.

Dominique Boullier, *Les sciences sociales face aux traces du big data ? Société, opinion et répliques*, FMSH-WP-2015-88, février 2015.

Christian Walter, *Les deux quantifications de la théorie financière. Contribution à une histoire critique des modèles financiers*, FMSH-WP-2015-89, février 2015.

Ernest Amoussou, *Analyse hydrométéorologique des crues dans le bassin-versant du Mono en Afrique de l'Ouest avec un modèle conceptuel pluie-débit*, FMSH-WP-2015-90, avril 2015.

Sudip Chaudhuri, *Premature Deindustrialization in India and Re thinking the Role of Government*, FMSH-WP-2015-91, avril 2015.

Guilhem Fabre, *The Lions's Share, Act 2. What's Behind China's Anti-Corruption Campaign?*, FMSH-WP-2015-92, avril 2015.

Viêt Anh CAO, *Documents en caractères sino-vietnamiens aux Archives nationales d'outre-mer (France) : une source riche en vestiges de l'histoire du Viêt Nam à l'époque coloniale (1875-1945)*, FMSH-WP-2015-93, avril 2015.

Marco Marin, *Esprit public et marché éditorial au début de la Première République (1793-1795)*, FMSH-WP-2015-94, avril 2015.

Christian Walter, *Jumps in financial modelling: pitting the Black-Scholes model refinement programme against the Mandelbrot programme*, FMSH-WP-2015-95, avril 2015.

Andrea Lanza *Un organicisme de la complexité. Notes pour un chapitre sur le socialisme et les sciences naturelles (France, première moitié du XIX^e siècle)*, FMSH-WP-2015-96, juin 2015.

Vincent Duclos, *Le design du monde. De McLuhan à Sloterdijk, vers une anthropologie de l'espace en devenir*, FMSH-WP-2015-97, juin 2015.

Retrouvez tous les working papers et les position papers sur notre site, sur hypotheses.org et sur les archives ouvertes halshs

<http://www.fmsch.fr/fr/ressources/working-papers>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsch.hypotheses.org>